

« Il vaut mieux entendre ça
que d'être sourd. »

Nicole arrangea le bouquet dans le vase. Tulipes jaunes et branches de mimosa. Marion avait bien choisi. Elle avait toujours adoré le jaune. Michel, son défunt mari, avait coutume de la taquiner à ce sujet. Cette couleur était selon lui associée à l'infidélité. Elle ne se formalisait pas de cette boutade, tous deux sachant bien qu'ils n'avaient jamais commis le moindre écart pendant les cinquante ans qu'avait duré leur mariage. Si c'était à refaire, elle n'hésiterait pas une seconde, elle dirait à nouveau oui devant monsieur le maire au beau jeune homme en complet sombre. Bien sûr, les choses n'avaient pas toujours été faciles. Il y avait eu des moments de tension, des moments de doute, des moments de tristesse. Mais il y avait aussi eu beaucoup d'amour, du bonheur en pagaille, des bons moments à la pelle.

Depuis le décès de son époux cinq ans auparavant, pas un jour ne s'écoulait sans qu'elle ne pense à lui. À son sourire franc et chaleureux. À son humeur joviale.

À leur complicité. Il était parti bien trop tôt, emporté par un cancer du poumon à l'âge de soixante-dix ans. Saleté de crabe. Lorsque le médecin leur avait annoncé la nouvelle, ils n'avaient pas vraiment été surpris. Entre son paquet de cigarettes quotidien et les produits chimiques qu'il manipulait dans l'exercice de son métier, Michel figurait parmi les personnes à risque pour ce type de maladie. Et ne parlons même pas des gaz d'échappement qu'il inhalait à longueur de journée. Car Mimi, comme le surnommaient ses amis, tenait le garage du village. Les voitures, c'était sa vie, l'odeur d'huile, son parfum du bonheur. Après sa mort, elle avait mis en vente le commerce, qui avait été racheté par une grande enseigne. Cela lui avait fendu le cœur de céder l'outil de travail de son mari à cette marque sans âme, mais aucun autre repreneur ne s'était manifesté et elle avait besoin d'argent. Malgré la pension de réversion qu'elle percevait et sa maigre retraite de fleuriste, elle avait du mal à boucler ses fins de mois. Sans compter que la gestion des comptes était le domaine de son Mimi. Elle avait toujours été nulle avec les chiffres et son banquier devait la rappeler à l'ordre pour l'alerter sur son découvert récurrent.

L'intervention de Marion, sa petite-fille, la tira de ses pensées.

— Je suis tombée par hasard sur un nouveau site de rencontres destiné aux personnes âgées. On pourrait te créer un compte.

Nicole laissa fuser un rire amusé qui résonna dans son vaste living-room à la décoration fanée.

— Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd ! Je suis bien trop vieille.

— Allons, mamie, tu n'as que soixante-quinze ans, objecta Marion. C'est super jeune ! Et tu es très bien conservée pour ton âge. Je suis sûre que tu aurais beaucoup de succès.

C'est vrai que par rapport à certaines de ses amies, elle ne s'en tirait pas trop mal. À trois ou quatre kilos près, elle avait gardé sa silhouette de jeune fille ainsi qu'une chevelure bien fournie qu'elle portait coupée au carré. Elle refusait de leur infliger une teinture mensuelle, aussi arborait-elle une jolie couleur grise émaillée de mèches blanches. Certes, les rides n'avaient pas épargné son visage. Mais ses yeux bleus avaient toujours l'éclat malicieux qui avait su séduire Michel près de cinquante ans plus tôt. Bien sûr, elle n'était plus aussi énergique que dans sa jeunesse, la faute à cette fichue arthrose. Par moments, surtout par temps pluvieux, elle avait l'impression de se déplacer comme Robocop.

— Je n'ai pas envie de me remettre en couple, je suis très bien comme ça, répliqua Nicole en installant les assiettes sur la toile cirée. Aller faire du gringue à des inconnus, très peu pour moi.

Marion réprima un soupir et se leva pour aider sa grand-mère. Elle désespérait de lui trouver un nouveau compagnon. À vingt ans, l'étudiante en médecine s'inquiétait de l'avenir de sa mamie adorée. Elle passait déjeuner avec elle une fois par semaine, le vendredi, jour où son planning chargé lui permettait de s'échapper de l'université. Mais dès l'année prochaine, elle devrait commencer ses stages à l'hôpital et disposerait de beaucoup moins de temps pour les visites à son aïeule. Quant à Valérie, sa mère, il ne fallait pas compter sur elle. Depuis son divorce, elle avait déménagé à Paris et,

trop accaparée par son métier d'agent immobilier et sa recherche du nouvel homme de sa vie, ne téléphonait à sa propre mère qu'occasionnellement. Bref, Marion était l'unique soutien de sa grand-mère et cela la préoccupait beaucoup. Elle était très proche de la vieille dame et ne supportait pas l'idée qu'elle se morfonde seule dans cette maison devenue trop grande pour elle. Mais elle ne supportait pas non plus l'idée de perdre cette demeure qui recelait tant de souvenirs. De tartines trempées dans du chocolat chaud, d'histoires lovées sous la couette, de secrets chuchotés dans la cuisine au parfum de cannelle, de parties de dominos les soirs d'hiver. Elle se rappelait les câlins avec sa mamie, les promenades dans la campagne, les confidences sur ses premières amours. Elle chérissait la table en bois et sa toile cirée, le vieux téléviseur, les bibelots en cristal, les napperons en dentelle, le papier peint fleuri. Elle aurait voulu arrêter le temps et conserver ces trésors pour l'éternité.

Pourtant Nicole, malgré la solitude qu'elle ressentait souvent, ne voyait pas d'un bon œil l'idée de fréquenter un homme. Depuis ses dix-huit ans, elle n'avait connu que Michel. Elle ne saurait jamais comment s'y prendre avec un inconnu. Et puis, elle avait développé son petit caractère et ce n'est pas à son âge qu'elle allait changer. Qui voudrait d'une vieille bique comme elle ? Décidée à parler d'autre chose, elle remercia Marion pour le magnifique bouquet de fleurs qu'elle lui avait apporté et proposa de passer à table. Elle avait cuisiné des lasagnes, le plat préféré de sa petite-fille. Elle n'en avait qu'une, alors elle adorait la gâter.

Ses efforts se révélèrent payants et une heure plus tard, le plat à four était vidé.

— C'était délicieux, mamie. Mais je n'aurais jamais dû en manger autant, je crois que je vais exploser.

— Taratata, ma chérie, à ton âge on a besoin de se nourrir. D'ailleurs, je t'ai préparé ton dessert favori, de la crème brûlée. Tu m'en diras des nouvelles !

Marion s'esclaffa.

— Si je dors pendant mon cours de bio, ce sera de ta faute, plaisanta l'étudiante avec un sourire espiègle. Au fait, j'ai vu que les travaux n'avaient pas encore commencé, reprit-elle en recouvrant son sérieux. Est-ce que c'est bon signe ?

Le visage de Nicole s'assombrit et elle laissa échapper un soupir.

— Hélas, non. Les ouvriers attaquent lundi.

— Si tu vendais le pavillon, avec le prix que tu en tirerais, tu pourrais t'acheter quelque chose de plus moderne, sans escalier à monter, argumenta la jeune fille d'une voix douce.

Elle n'évoqua pas l'idée de sa mère, avec laquelle elle n'était pas d'accord : convaincre Nicole de déménager pour l'envoyer en maison de retraite.

— Nom d'une pipe en bois ! Je ne vais quand même pas quitter ma maison. C'est ici que j'ai vécu toute ma vie, c'est ici que j'ai élevé ma fille, c'est ici que je mourrai. Et je ne suis pas grabataire, je peux encore monter un malheureux escalier. De toute façon, j'utilise très peu l'étage puisque ma chambre est au rez-de-chaussée, tout comme la salle de bains et les toilettes.

Marion leva les bras, paumes ouvertes, en signe de reddition.

— Pas la peine de te fâcher, j'essayais juste de trouver une solution. Et du côté du maire ? Il ne peut pas vous aider ?

— Il dit que ce n'est pas dans ses pouvoirs. Les terrains sont privés et la commune ne bénéficie pas de droit de préemption. Mais si tu veux mon avis, il n'a aucune envie de faire échouer ce projet. Je ne suis pas née de la dernière pluie. La construction d'un nouveau centre commercial est une véritable aubaine financière pour la municipalité. Avec les sommes qu'elle récoltera grâce à la taxe professionnelle, le budget est assuré pour plusieurs années. C'est malheureux, mais pour monsieur le maire, l'argent a une odeur agréable.

Marion haussa un sourcil.

— Le proverbe, ce n'est pas plutôt : « L'argent n'a pas d'odeur » ?

Nicole balaya l'argument d'un revers de main.

— Peu importe, ma version est bien plus parlante.

La jeune fille émit un léger rire. Sa grand-mère avait toujours eu une vision très personnelle des proverbes et autres expressions populaires.

— J'espère vraiment que tu parviendras à trouver une solution, ajouta Marion d'un ton redevenu sérieux. Car sinon, tu peux dire adieu au calme de ta campagne.

La petite n'avait pas tort et Nicole le savait bien. Depuis six mois, elle voyait avancer avec appréhension le projet de ce promoteur immobilier, qui avait décidé d'installer un supermarché à deux pas de sa porte. Il avait jeté son dévolu sur son lotissement, idéalement situé en bordure d'agglomération, non loin de la départementale 457 qui permettait de rejoindre Perclin, la grande ville du coin, en moins de dix minutes. Les autres résidents avaient déjà cédé aux sirènes de l'argent facile et vendu pour un bon prix leurs modestes pavillons. Seuls Nicole et quatre de ses voisins avaient

refusé l'offre d'achat, pourtant attractive, de Belfroi Immobilier. Malheureusement, cet acte de rébellion n'avait pas suffi à décourager le promoteur. Le supermarché serait plus petit que prévu, mais il verrait le jour. Et la perspective de ce bouleversement dans sa vie tranquille angoissait terriblement Nicole.

2

« Je n'ai pas envie de finir mes jours
en prison, mes rhumatismes
ne s'en remettraient pas. »

— **O**n n'a qu'à recruter un tueur à gages et buter cette fiente d'asticot ! proposa René d'un ton très sérieux en avalant cul sec son whisky. Tu m'en sers un autre, bichette ? ajouta-t-il à l'attention de son épouse.

Il se trouvait chez Nicole pour la première réunion du très officiel CRLG, le Comité de résistance du lotissement des Genêts, ainsi que ses voisins et lui l'avaient dénommé. Comme ils aimaient joindre l'utile à l'agréable, ils en profitaient pour partager un apéritif. Et on pouvait compter sur leur hôtesse pour sortir ses meilleures bouteilles et moult amuse-gueule.

— Tu n'es pas sérieux ! protesta Chantal.

— Pour le tueur à gages ou le whisky ? s'enquit René dont le sourcil droit venait de remonter très haut sur son front dégarni.

— Les deux ! Le médecin t'a demandé de surveiller ta glycémie. Quant à cette idée saugrenue de tueur à gages, je pense que tu regardes trop de films policiers.

Ses yeux noirs lançaient des éclairs. Nicole intervint avant que le couple ne s'engage dans l'une de ces infernales disputes dont il avait le secret.

— Allons, allons, pas la peine de monter sur vos grands chevaux. Chantal n'a pas tort, on ne va tuer personne. Je n'ai pas envie de finir mes jours en prison, mes rhumatismes ne s'en remettraient pas.

— Et pour le whisky ? insista le vieil homme en agitant son verre. Le gosier sec, moi, ça m'empêche de réfléchir.

Dans la vie, René avait deux passions, les jurons et le whisky, et il ne comptait abandonner ni l'une ni l'autre.

Nicole interrogea son amie du regard.

— Va pour un dernier verre, capitula la septuagénaire avec une moue réprobatrice. Heureusement qu'on habite à côté.

Un sourire fendit le visage rond et parcheminé de rides de René tandis qu'il s'emparait de la bouteille et s'empressait de se servir de peur que son épouse ne change d'avis. Et par mesure de précaution, il s'en versa une double dose. Un dernier verre, certes, mais elle n'avait pas précisé la contenance, s'amusa-t-il intérieurement. Il avait toujours été imbattable en négociations. Déjà, à l'époque où il dirigeait la classe de CE1-CE2 du village, il excellait à convaincre ses élèves de s'intéresser à leurs études et de terminer leurs devoirs. Derrière son dos, on le surnommait René la mule, jeu de mots en référence à son nom de famille, Mulot, et à son caractère têtu. Loin de s'en offusquer, il s'en amusait et en rajoutait volontiers des tonnes. Bien sûr, du temps où il exerçait son métier d'instituteur, il évitait d'employer le langage grossier qu'il affectionnait. Mais maintenant qu'il était à la retraite, il ne se privait pas pour donner libre cours à ses expressions favorites. En revanche, il n'avait jamais renoncé à

sa tenue de travail, ses costumes en velours qu'il changeait chaque jour et dont il choisissait la couleur en fonction de son humeur. Noir pour les journées de déprime, bleu pour celles de grand moral, marron lorsqu'il était de mauvais poil, gris pour les autres. Il en possédait toute une panoplie et poussait le chic jusqu'à porter sous son veston le gilet assorti. Le costume trois-pièces, ça vous pose un homme.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? Je ne voudrais pas jouer les défaitistes, mais je me demande si cette idée de Comité de résistance est vraiment judicieuse. Moi, à part le jardinage et le tricot, je ne suis plus bonne à rien.

La remarque émanait de Françoise. Mise en plis, reflets mauves et joues poudrées, du haut de ses quatre-vingts ans, la vénérable vieille dame se considérait comme la doyenne du groupe et se plaisait à le rappeler, bien que leur différence d'âge soit minime. René venait de fêter ses soixante-dix-huit printemps et Chantal, ses soixante-dix-sept. Même les cinq ans qui la séparaient de Nicole paraissaient négligeables à ce stade de leur vie. Mais il fallait bien qu'être la plus vieille lui serve à quelque chose, alors elle avait profité de son statut pour s'attribuer le titre de présidente de séance pour leur réunion. Le Comité de résistance du lotissement des Genêts ne comportait que quatre membres. Enfin, cinq si on comptait ce malotru de Jacques. Mais malgré leurs invitations répétées, monsieur n'avait jamais consenti à fréquenter ses voisins. Il préférait se terrer derrière sa clôture opaque et infranchissable, à trafiquer on ne savait quoi. La pensée du vieil ermite arracha un soupir à Françoise.

— Tout va bien ? s'inquiéta Nicole.

Françoise balaya la question d'un geste de la main.

—Oui, oui. Je me disais juste que monseigneur Jacques le misanthrope aurait pu daigner nous gratifier de sa présence.

—Tu l'avais invité ? s'étonna René. Je croyais qu'on était d'accord pour laisser cette tête de con de côté.

—Je sais, je sais. Mais j'ai voulu lui donner une dernière chance.

En réalité, Françoise espérait secrètement parvenir à rapprocher Jacques et Nicole, laquelle lui avait avoué qu'elle le trouvait séduisant. Et elle n'avait pas tort. Avec sa stature encore imposante, sa chevelure blanche bien fournie, sa mâchoire carrée et ses yeux sombres, l'homme possédait un charisme indéniable. Dommage que ce physique avantageux soit gâché par son comportement asocial. Depuis qu'il avait emménagé au sein du lotissement des Genêts un an plus tôt, il rechignait à sympathiser avec ses voisins. Il avait refusé toutes leurs invitations à boire l'apéritif, de même que celle pour la première réunion du comité de résistance. Il les avait malgré tout assurés de son soutien dans leur combat contre le promoteur, mais avait prétendu être trop occupé pour participer aux réunions. *Quel gâchis*, pensa Françoise avec amertume, Nicole et lui auraient formé un bien joli couple.

—Alors, on décide quoi ? bougonna Chantal. C'est que j'ai mon dîner à préparer, moi, et il est déjà presque vingt heures. Il ne va pas se cuire tout seul, mon navarin. J'aurais dû me douter que choisir cette recette était une mauvaise idée. Mon horoscope du jour me prédisait un grand stress.

—C'est perdu d'avance, se désola Françoise. On est bien trop vieux pour affronter un homme d'affaires comme ce Patrick Chamart. Jamais il ne renoncera à construire son centre commercial. On va se retrouver

envahis par les voitures, les familles nombreuses et les camions de livraison. Moi qui adore écouter le gazouillement des oiseaux dans mon jardin, je peux dire adieu à tout ça. À la place, ce sera bruits de moteurs, klaxons et pollution.

Nicole lui posa une main réconfortante sur l'épaule.

— Pas de défaitisme. La chance sourit aux petits vieux.

— Je crois que la bonne expression, c'est « La chance sourit aux audacieux », rectifia Chantal.

— Taratata, la chance sourit aux petits vieux, c'est bien mieux, décréta Nicole d'un ton sans appel. Il faut juste qu'on agite nos neurones pour trouver comment décourager Patrick Chamart. Donc, au boulot, creusez-vous la cervelle !

Nicole aimait les proverbes et les napperons en crochet. Elle détestait les adieux et les haricots verts. Elle aimait sa maison et sa tranquillité. Elle détestait Patrick Chamart et les déménagements. Alors elle voulait se battre pour sauver ce à quoi elle tenait. Plus facile à dire qu'à faire. Comment affronter un événement comme celui-ci quand on passe ses journées à remplir des grilles de mots croisés, jouer à la belote et regarder la télé ?

— On pourrait envoyer un courrier anonyme menaçant cette raclure de bidet de le zigouiller s'il n'abandonne pas son foutu projet immobilier, suggéra René avec entrain. J'ai vu ça dans un épisode de *Columbo* l'autre soir. On découpe des lettres dans le journal, on les colle sur une feuille blanche et le tour est joué.

Nicole caressa un instant ses boucles d'oreilles en turquoise, comme chaque fois qu'elle réfléchissait. Le bijou lui avait été offert par Michel pour leurs quarante ans de mariage et elle ne le quittait pour ainsi dire jamais.

Ficher la trouille à Patrick Chamart, le patron de Belfroi Immobilier, ne lui déplairait pas, l'homme était imbuvable. Il les prenait de haut et leur parlait comme s'ils étaient déjà gâteux. Néanmoins, la solution proposée par René paraissait un tantinet radicale. Elle s'accorda un instant pour formuler sa réponse, afin de ne pas froisser son ami et voisin.

— Je ne suis pas sûre qu'un courrier anonyme suffise à convaincre cet affreux bonhomme de renoncer à son projet. Et si les flics s'en mêlent et qu'ils remontent jusqu'à nous, on risque d'avoir des ennuis.

René grimaça et avala une rasade de whisky.

— Pfff, vous êtes vraiment des poules mouillées. Ça manque de testostérone dans ce comité, c'est moi qui vous le dis. Si on était entre hommes, on aurait réglé son compte à ce peigne-cul depuis longtemps !

Françoise pouffa en réaction au langage très imagé du vieux monsieur. Non content d'être têtu ascendant borné, il disposait aussi d'un vocabulaire à rendre jaloux le Capitaine Haddock. Elle sortit sa pipe et son tabac de sa poche.

— Ça vous ennuie si je fume ?

Elle tenait cette mauvaise habitude de Maurice, son défunt mari. Vingt ans qu'elle s'autorisait ce menu plaisir une à deux fois par jour. Elle possédait une large collection de pipes. Des petites, des grandes, des courbées, des cintrées, des droites, des avec filtres, des sans filtres... Aujourd'hui elle avait jeté son dévolu sur un modèle léger au tuyau en corne, cadeau de Maurice pour l'un de ses anniversaires, elle avait oublié lequel malheureusement.

— Il faudrait décourager les ouvriers d'attaquer le chantier, suggéra Nicole d'une voix pensive en ouvrant la fenêtre pour chasser la fumée. Plus le retard s'accu-

mulera, plus Belfroi Immobilier perdra de l'argent. Si les choses traînent suffisamment, Chamart finira peut-être par abandonner.

— Ma foi, ce n'est pas con, remarqua René. Je vote pour.

— Moi aussi, ajouta sa femme, pressée d'en terminer.

— Parfait, la proposition est donc adoptée à l'unanimité, se réjouit Françoise. Je le note.

La présidente de séance déposa sa pipe avec précaution dans le cendrier et attrapa son vieux stylo-plume en argent. Elle inscrivit d'une écriture tremblante sur le cahier d'écolier à la couverture bleue : « Proposition adoptée à l'unanimité : décourager les ouvriers d'attaquer le chantier. »

Après avoir jeté un regard noir à son mari qui venait de terminer cul sec son double whisky, Chantal ronchonna à nouveau.

— C'est bien gentil tout ça, mais on s'y prend comment ?

Avec l'âge, le caractère de la vieille dame ne s'arrangeait guère. Elle avait toujours eu un tempérament soupe au lait, mais depuis quelque temps, elle virait presque acariâtre. Elle n'en était que trop consciente, pourtant elle parvenait difficilement à lutter contre ses pulsions grincheuses. Elle se savait chanceuse de pouvoir compter sur l'indulgence de son mari et de ses fidèles amis et voisins. Même dans ses plus mauvais jours, ils restaient calmes et patients face à ses sautes d'humeur.

— J'ai peut-être une idée, avança René en retirant une miette de gâteau apéritif de son gilet en velours bleu.

— Eh ben on n'est pas sortis de l'auberge, plaisanta Nicole, habituée aux suggestions farfelues de l'ancien instituteur.

Ce dernier pinça les lèvres, vexé que l'on remette en cause ses compétences de stratège.

— Si vous ne voulez rien savoir, tant pis pour vous. Mais c'est dommage, car sans me vanter, je crois que c'est une putain d'idée géniale.

Nicole piocha une poignée de cacahuètes dans le ramequin en faïence et les goba avant de répondre.

— Mais non, mon René, tu te doutes bien que je te taquine. Qui aime bien fait des câlins ! Vas-y, on t'écoute.

Sans se faire prier, l'intéressé enchaîna.

— Je vous ai déjà parlé de mon ancien élève Julien ?

— Oui, l'éleveur de chèvres, mais je ne vois pas le rapport, le coupa Chantal qui s'impatientait en constatant que l'heure tournait.

— Laisse-moi continuer, tu verras vite le rapport, la rabroua gentiment son mari. Donc Julien élève des chèvres. Il a aussi quelques boucs, pour la reproduction, vous comprenez.

Il s'arrêta un instant, ménageant le suspense. Il savourait son moment, cette assemblée suspendue à ses lèvres. Cela lui rappelait sa carrière d'instituteur, quand il passionnait ses élèves avec ses leçons d'histoire. Il laissa s'écouler trois secondes, se redressa sur sa chaise puis poursuivit.

— Imaginez maintenant les jardins de nos anciens voisins envahis de plusieurs dizaines de chèvres et de boucs, en train de brouter tranquillement le gazon.

Les trois femmes se mirent à glousser. Françoise fut la première à réagir.

— Mon cher René, c'est d'une ingéniosité prodigieuse, le félicita-t-elle. Ces animaux peuvent paraître très effrayants avec leurs longues cornes. Surtout les boucs, qui n'hésitent pas à charger. Je doute que les ouvriers se risquent à essayer de les dégager.

— J'avoue que la scène ne manquera pas de piquant, approuva Nicole. Néanmoins, sans vouloir jouer les trouble-fêtes, je vois quand même une faille dans ce plan.

René fronça ses sourcils broussailleux.

— Laquelle, chère amie ?

— Nous ne gagnerons guère qu'un jour ou deux. Dès que Patrick Chamart aura eu vent de l'incident, il dépêchera sur les lieux un vétérinaire ou je ne sais quoi pour évacuer les bestioles. Et qui sait ce qu'il adviendra de ces pauvres bêtes.

L'ancien instituteur souffla avec dédain.

— Nan, mais tu me prends vraiment pour un gland. J'ai pensé à tout. Sitôt les ouvriers partis, Julien viendra récupérer ses animaux. Quand l'autre face de cul de Chamart se pointera avec sa cavalerie, il trouvera les jardins vides. Et dès qu'il a déguerpi, je rappelle Julien et on recommence.

Françoise battit des mains comme une gamine.

— J'adore ! Chamart va devenir chèvre !

Ils rirent de bon cœur au jeu de mots de la doyenne du groupe et trinquèrent à leur plan, pour le plus grand bonheur de René qui en profita pour siroter un dernier whisky pour la route.